

Agnès Varda, le temps des vagabondages

Jacques Kermabon

Le film-essai ou l'oeil sauvage

Number 159, October–November 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67802ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kermabon, J. (2012). Agnès Varda, le temps des vagabondages. *24 images*, (159), 22–22.

Agnès Varda, le temps des vagabondages

par Jacques Kermabon



Manoel de Oliveira dans AGNÈS DE CI DE LÀ VARDA et ULYSSE (1982)

Dans *Ulysse*, Agnès Varda commence par nous laisser seuls face à une de ses photos : un homme nu vu de dos, debout face à la mer, un enfant tout aussi nu assis à ses pieds sur les galets le regard tourné vers une chèvre morte au premier plan. Mais rien que la façon de décrire ce cliché nous engage, invite à une certaine lecture qui pourrait, chez un autre, prendre une autre voie. Les uns y verront une composition plastique, d'autres le fragment d'une histoire, d'autres tenteront de décrypter la construction symbolique qui leur semble s'y manifester. Partant de cette photo, Varda évoque les conditions de sa prise de vue et, tirant l'un après l'autre des fils partant des trois éléments qui y figurent, en profite pour revenir sur des moments de sa vie tout en se livrant à une méditation sur les incertitudes de la mémoire, le passage du temps, l'incapacité de faire le tour de quoi que ce soit, y compris de ce simple cliché en noir et blanc dont elle est pourtant signataire. Ce mode d'enquête baladeuse – pour reprendre ses propres termes – s'impose comme son principal *modus operandi*. On le voit avec *Les glaneurs et la glaneuse* et plus encore avec *Les plages d'Agnès* dans lesquelles elle semble se laisser porter au gré des rencontres, laissant certaines liaisons entre séquences reposer sur une formule, une assonance verbale où le hasard joue de concert avec une sorte d'arbitraire assumé.

En même temps, la force principale de l'œuvre de Varda tient à la littéralité avec laquelle elle filme et parle de ce qu'elle filme, geste qui convient parfaitement à un cinéma tendant de plus en plus vers le journal filmé et dans lequel elle se met en scène par sa voix, sa silhouette. C'est le cas de la série, réalisée pour Arte, *Agnès de ci de là Varda*, présentée en novembre aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal, où elle poursuit en partie sa veine de films liés à des artistes ou à des expositions qui l'ont particulièrement séduite, comme dans une précédente réalisation, *Ydessa, les ours et etc.*, née de sa découverte d'une installation, *Teddy Bear Project*, à la Haus der Kunst de Munich en février 2004. Dans cette série en cinq épisodes, Varda, selon les invitations qui lui sont faites, butine à Berlin, à Boston, à Rio, à Bruxelles, à Saint-Petersbourg, à Los Angeles, à Mexico. Avec sa petite caméra, elle filme sans apprêt,

avec une joie malicieuse. Et on sent bien l'importance décisive du montage dans cet assemblage de plans glanés sur plusieurs mois et deux continents, mais aussi celle du commentaire, volontiers primesautier quand il s'agit de justifier le passage d'une séquence à une autre.

Le plaisir avec lequel elle nous fait partager ses rencontres laisse peu transparaître ce qui souvent nous étire dans les vagabondages d'une dame qui a dépassé les quatre-vingts ans ; une photo témoigne d'ailleurs de ce que ses amis ont concocté pour cet anniversaire particulier : réunir quatre-vingts balais. Ce n'est pas elle qui cède à la nostalgie. Elle demeure curieuse, attentive, passionnée par ce qui la touche, sans hiérarchie, autant les artistes consacrés que les jeunes talents, l'art naïf, les pêcheurs et un fileteur à Sète, une vendeuse de *mole* à Mexico. Elle aime se faufiler durant la préparation des expositions, là où des ouvriers sont mis à contribution. C'est nous qui sommes émus de revenir à Nantes en même temps que Michel Piccoli et Anouk Aimée tant d'années après *Une chambre en ville* et *Lola*, de croiser Manoel de Oliveira imitant Charlot à Porto, d'écouter Pierre Soulages dans sa villa qui surplombe la mer, de voir les mains de Chris Marker et de l'entendre dans son antre atelier du vingtième arrondissement de Paris.

Le dernier épisode de la série aurait pu s'arrêter sur des vanités exposées au Musée Maillol si Agnès Varda, dans un dernier sursaut, n'avait préféré conclure avec les femmes bien en chair du célèbre sculpteur fort opportunément présentées dans ces lieux. Il ne faut pas compter sur elle pour se complaire dans la gravité. À cet égard, le générique de la série est d'une franche élégance. Un arbre obstruait la clarté de sa cour, il fallait en couper les branches. Les élagueurs s'activent. L'arbre devient nu sous la neige. Mais le temps que Varda boucle son périple et surtout achève le montage du film, il avait retrouvé toute sa verdure. Mort et résurrection, cycle de la vie, variations temporelles, à chacun de filer la parabole que lui inspire ce simple événement que la réalité, vue de sa fenêtre, a offert à Varda sur un plateau. ■

Agnès de ci de là Varda est présenté aux RIDM.